

De l'Éthique dans la résistance, ou comment cheminer avec Mahmoud Darwich du chaos à la nouvelle Andalousie

par François Xavier

Palais du Luxembourg, Paris, samedi 12 septembre 2009

Colloque "**Comment la littérature change le monde –
F.M. Dostoïevski, C. Péguy, L.A. Salomé, P. Levi, M. Darwich**"

à l'invitation de la Fondation Ostad Elahi – Éthique et solidarité humaine

Je vous propose un petit voyage dans le temps : nous sommes en avril 1988. Voilà cinq mois que l'Intifada – la Révolution des pierres – s'est emparée des Territoires occupés. Ytzhak Rabin, alors ministre des armées, a ordonné à ses soldats de briser les bras des jeunes enfants pour qu'ils ne puissent plus lancer de pierres contre les soldats. Un film amateur tourné à bord d'un bus par un touriste américain a fait le tour du monde. L'opinion internationale commence à regarder d'un autre œil cette armée qui est censée défendre le monde libre contre des indigènes d'un autre âge ...

Paraît alors un poème.

Un poème, un simple poème qui va déclencher une tempête politique. Un simple poème qui va déstabiliser le gouvernement israélien bien plus que ne l'aurait fait une série d'attentats ou une victoire militaire. Oui, un simple poème que le Premier ministre israélien, Ytzhak Shamir, dénoncera, le 28 avril, à la tribune de la Knesset dans une allocution d'une rare violence :

"L'expression exacte des objectifs recherchés par les bandes d'assassins organisés sous le paravent de l'OLP, vient d'être donnée par l'un de leurs poètes, Mahmoud Darwich, soi-disant ministre de la Culture de l'OLP et dont on se demande à quel titre il s'est fait une réputation de modéré ... J'aurais pu lire ce poème devant le Parlement, mais je ne veux pas lui accorder l'honneur de figurer dans les archives de la Knesset."

Cette réaction est contestable à double titre : elle viole, d'une part, le droit fondamental que possède tout écrivain d'être lu dans son authenticité et non dans des traductions orientées ; elle ose, d'autre part, remettre en cause la liberté de tout homme de revendiquer sa terre pour patrie. Cela, plus que tout, est inacceptable surtout venant du représentant du peuple juif qui fut durant des siècles le peuple du Livre et, à ce titre, rejeté, persécuté et voué à l'extermination. L'agression dont a été victime Mahmoud Darwich – et à travers lui tout le peuple palestinien – prend donc une toute autre signification ... Fort heureusement des citoyens israéliens de premier plan se sont aussitôt levés pour apporter leur soutien, parmi lesquels Simone Bitton, Ouri Avnéri et Mati Peled. Mais de quoi s'agit-il exactement ?

De cinq strophes qui ont le mérite d'imposer une vision juste de la situation. Cinq strophes malmenées au gré des traductions faites par les offices d'information israéliens qui travestirent à dessein certains vers. Cinq strophes qui ont permis aussi d'illustrer l'arrogance dont tant de prétendus hommes de paix israéliens font preuve à l'égard des palestiniens.

Mais avant d'aller plus loin, découvrons ces cinq petites strophes qui ont fait couler tant d'encre et démontré qu'un stylo bien affûté est plus efficace qu'un millier de cartouches brûlées sur des innocents ...

PASSANTS PARMIS DES PAROLES PASSAGÈRES

(traduction d'Abdellatif Laâbi)

1.

Vous qui passez parmi les paroles passagères
portez vos noms et partez
Retirez vos heures de notre temps, partez
Extorquez ce que vous voulez
du bleu du ciel et du sable de la mémoire
Prenez les photos que vous voulez, pour savoir
que vous ne saurez pas
comment les pierres de notre terre
bâtissent le toit du ciel

2.

Vous qui passez parmi les paroles passagères
Vous fournissez l'épée, nous fournissons le sang
vous fournissez l'acier et le feu, nous fournissons la chair
vous fournissez un autre char, nous fournissons les pierres
vous fournissez la bombe lacrymogène, nous fournissons la pluie
Mais le ciel et l'air
sont les mêmes pour vous et pour nous
Alors prenez votre lot de notre sang, et partez
allez dîner, festoyer et danser, puis partez
A nous de garder les roses des martyrs
à nous de vivre comme nous le voulons

3.

Vous qui passez parmi les paroles passagères
comme la poussière amère, passez où vous voulez
mais ne passez pas parmi nous comme les insectes volants
Nous avons à faire dans notre terre
nous avons à cultiver le blé
à l'abreuver de la rosée de nos corps
Nous avons ce qui ne vous agrée pas ici
pierres et perdrix
Alors, portez le passé, si vous le voulez
au marché des antiquités
et restituez le squelette à la huppe
sur un plateau de porcelaine
Nous avons ce qui ne vous agrée pas
nous avons l'avenir
et nous avons à faire dans notre pays

4.

Vous qui passez parmi les paroles passagères
entassez vos illusions dans une fosse abandonnée, et partez
rendez les aiguilles du temps à la légitimité du veau d'or
ou au battement musical du revolver
Nous avons ce qui ne vous agrée pas ici, partez
Nous avons ce qui n'est pas en vous :
une patrie qui saigne, un peuple qui saigne
une patrie utile à l'oubli et au souvenir

5.

Vous qui passez parmi les paroles passagères
il est temps que vous partiez
et que vous vous fixiez où bon vous semble
mais ne vous fixez pas parmi nous
Il est temps que vous partiez
que vous mouriez où bon vous semble
mais ne mourez pas parmi nous
Nous avons à faire dans notre terre
ici, nous avons le passé
la voix inaugurale de la vie
et nous y avons le présent, le présent et l'avenir
nous y avons l'ici-bas et l'au-delà
Alors, sortez de notre terre
de notre terre ferme, de notre mer
de notre blé, de notre sel, de notre blessure
de toute chose, sortez
des souvenirs de la mémoire
ô vous qui passez parmi les paroles passagères

Ce poème n'est pas une métaphore, il impose l'image associée à la puissance du verbe : il assène une vérité. Et seule la vérité est révolutionnaire. En cela Mahmoud Darwich devient l'homme à abattre car il est subversif.

C'est la troisième fois que ses propres mots se retournent contre lui. La première fois, il est enfant : en classe, on lui demande de rédiger un texte pour l'anniversaire de la création de l'Etat d'Israël. Il écrit un poème qui raconte la fuite, le camp de réfugiés, son village détruit... Le gouverneur militaire le convoque et le menace de priver son père de son emploi s'il récidive.

La deuxième fois, fou de rage face à l'officier recenseur il s'emporte, et il va passer sa colère sur les remparts de Saint Jean d'Acre en psalmodiant ce qui allait devenir un autre poème étendard, le célèbre *Identité* (dont le refrain, *Inscris, je suis Arabe !*) lui valut des tracasseries administratives ...

Cette fois, c'est *l'affaire du poème*. Une affaire qui se noue autour du *nous*, cette notion d'un collectif poétique qui ne fait jamais bon ménage dans les affaires politiques. Dans le poème le *je* n'est qu'un mot mais le *nous* matérialise la colère, il est l'incarnation d'une terre représentée à sa plus simple expression.

Mais que dire d'autre que *nous* ? Nous autres qui vivons encore ici, sur cette terre non passagère, cette terre qui est aussi un fait – et non une parole. La terre comme langue collective. Mais cette terre est occupée et tout le monde sait que l'occupation finira.

Le poète le prédit, le crie à la face du monde. Devin poète qui dit la fin du provisoire guerrier, qui le signifie. Et cela fut insupportable pour le clan des guerriers car le poème disait la fin de la guerre, inéluctable fin qui illumine la victoire des faits par les mots qui les forcent à concourir à la paix.

Mais avant d'aller plus loin, ouvrons une parenthèse pour situer les principaux repères de l'Histoire : après la déclaration Balfour (début du XXe siècle) qui préconisait la création d'un état juif en terre de Palestine, les populations arabes marquèrent leur inquiétude et la manifestèrent auprès des autorités britanniques (la Palestine d'alors était sous mandat britannique depuis le démantèlement de l'Empire ottoman à la fin de la première guerre mondiale). En septembre 1948, l'assassinat du comte suédois Bernadotte, le médiateur envoyé par les Nations Unies, commandité et exécuté par l'Irgoun de Menahem Begin et d'Itzhak Shamir (qui furent, quelques années plus tard, Prix Nobel de la Paix pour l'un et Premier ministre pour l'autre), eut pour effet d'enterrer son rapport sur les déplacements des populations civiles. On connaît la suite : les

campes de réfugiés et le bannissement de milliers de palestiniens, maisons et villages rayés de la carte.

Israël vit donc le jour en niant le peuple de Palestine.

Des historiens israéliens, Avi Shlaïm, Ilan Pappé ou Tom Segev, ont mis à jour une nouvelle chronologie : 17 novembre 1947, Golda Meïr et le roi Abdallah de Jordanie (assassiné quelque temps plus tard pour cette trahison) passent un accord secret pour se partager le territoire prévu pour l'Etat arabe palestinien avec l'aval de la Grande-Bretagne. Dès juillet 1948, Israël se livre à une expulsion systématique : en trois jours 700 000 palestiniens sont contraints à fuir manu militari. S'ajoute la confiscation des biens organisée par le Comité du transfert sous le gouvernement Ben Gourion.

A la suite du premier conflit israélo-arabe de 1948/49 se tient la conférence de Lausanne, Israël signe un protocole qui réaffirme le plan de partage... uniquement pour être admis comme membre des Nations Unies. Une fois signé tout est enterré. Depuis cette date, tous les accords signés ne sont jamais appliqués par Israël, (Madrid, Oslo, Wye River, etc.), sans parler des résolutions des Nations Unies qui sont purement et simplement ignorées, dont la plus célèbre demeure la 242, en date du 22 novembre 1967, et qui ordonne à Israël de se retirer des territoires et de se replier derrière ses frontières.

Pierre Vidal-Naquet s'en est ému. Très vite. En tant qu'intellectuel mais aussi en tant que juif il ne put adhérer à une doctrine d'exclusion. Il posa alors la véritable question : quid de l'état de Palestine ? Rencontrée en 1967, Golda Meïr lui répondit "Where to put it ?" (Mais où le mettre ?).

A ce jour plus de quatre millions de réfugiés sont ballottés entre l'Égypte, la Jordanie, la Syrie et le Liban, la terre historique de Palestine est mutilée par les colons et l'administration militaire israélienne qui joue la montre. Comme cela n'a abouti à rien, on tenta de créer un ersatz d'Etat que l'on nomma pompeusement Autorité palestinienne, en prenant bien soin de la maintenir sous tutelle. Et l'on continua la colonisation intensive. On connaît la suite ...

Un mur de huit mètres de haut, parfois dressé au beau milieu d'un village, découpant routes et champs sans la moindre indulgence, ce dard de béton est en train d'enfermer Israël dans un nouveau ghetto ... Ce ne sera pas uniquement les palestiniens qui seront privés d'une vie normale car un mur comporte deux côtés. Les extrémistes Juifs s'excluent eux-mêmes du monde libre.

Je vous fais grâce du deuxième crime israélien contre l'humanité qui est beaucoup moins voyant mais tout aussi efficace : la rétention de la distribution de l'eau et la main mise sur les jardins de Palestine : les districts de Jénine, Toulkarem et Qalqilya, qui se trouvent sur l'Aquifère occidental.

Israël se replie sur lui-même : adieu à l'universalité de la culture juive qui ne sera donc plus qu'un mythe. En ces temps de sauvagerie il convient donc de célébrer les porteurs de feu si l'on veut croire encore un peu en l'homme, ne serait-ce qu'en l'honneur de nos enfants.

Enfant, Darwich ne fut pas épargné : il fut expulsé dès l'âge de six ans (en 1948), et suivit sa famille au Liban, à Damour : il y entend la première parole blessante : au moindre différend avec un élève on le qualifiait de *réfugié*, étiquette qu'il portera de nouveau lors de son retour, deux ans plus tard, infiltré dans le village de Deir al-Assad où ses parents élurent domicile loin de son village natal, détruit. Birwa avait été rasé par Tsahal, après l'exode, pour construire deux colonies (l'une pour des immigrants juifs venus d'Europe, l'autre pour des immigrants juifs du Yémen). Nouveau choc. Il est alors un réfugié dans son propre pays !

Mahmoud Darwich écrit, récite et publie très jeune de la poésie. C'est une sorte de thérapie pour ne pas devenir fou. A l'adolescence il écrit des poèmes de plus

en plus contestataires, il dénonce l'envahisseur, il raconte le calvaire des siens. Il s'installe à Haïfa et devient rédacteur en chef de la revue al Jadid (Le Nouveau) et rédacteur politique d'al-Ettihad (L'Unité). Cela le mène droit en prison. En cellule il adhère au parti communiste israélien. Puis il est assigné à résidence pendant quatre ans. Pour en sortir, il s'inscrit à un cycle universitaire d'études supérieures à Moscou. Il disparaît un an plus tard et se réfugie au Caire en février 1971, puis à Beyrouth en 1972 où il devient directeur du Centre de Recherches palestiniennes. En 1981, il fonde une nouvelle revue littéraire, al-Karmel, publiée par l'union des écrivains et des journalistes palestiniens. Mais en 1982 il doit quitter la capitale libanaise lors de l'invasion israélienne, il part pour Paris où il résidera une quinzaine d'années, en alternance avec Tunis, avant de revenir au Proche Orient en 1996, à Amman, en Jordanie, puis à Ramallah, en Cisjordanie.

Darwich s'est toujours opposé à l'occupant sioniste sans jamais tomber dans le travers du racisme. Il n'a jamais été anti-juif – et vous remarquerez que je n'emploie pas le terme *antisémite* à dessein, car Darwich est sémite, selon la définition de ce mot, même si le détournement actuel incité par ceux qui parlent avec leurs bottes tend à nous faire croire qu'être antisémite serait être anti-juif uniquement – donc, oui, Mahmoud Darwich n'a jamais eu de sentiment anti-juif. Il parlait l'hébreu, disait à qui voulait l'entendre que ses meilleurs professeurs avaient été des juifs, que son grand amour fut une femme juive. Et que sans l'hébreu il n'aurait jamais pu approcher des écrivains majeurs comme Lorca, non traduit en arabe à l'époque.

Pierre Vidal-Naquet le rappelait dans un entretien donné à L'Orient-Le Jour, le quotidien libanais francophone, en avril 2001 : *"il ne faut pas confondre l'antisémitisme avec l'opposition à Israël. Ce sont deux choses totalement différentes."*

En 1967, déjà, quelques jours avant la Guerre des Six jours, Jean-Paul Sartre, bouclant un numéro des Temps Modernes sur le conflit israélo-palestinien, écrivait : *"Il faut aller aux sources vives, en prise directe sur la violence rigoureuse et passionnée des hommes qui ont créé ce conflit et que le conflit à son tour a créée."*

Pour sortir de la spirale il faut imposer le langage de la vérité car un silence hypocrite a trop longtemps accompagné les turpitudes d'Israël, un silence parfait érigé en dogme accompagnant une pensée unique. Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi, a-t-on entendu trop souvent par ceux-là même qui mentaient à la face du monde en présentant de fausses preuves au Conseil de sécurité de l'ONU ; comme si résister, dénoncer, oser contredire était devenu, non plus l'essence même de l'humain qui doit se questionner sans cesse mais un acte terroriste.

Néanmoins, j'aspire à croire à cette Andalousie du XXIème siècle, dont malgré tout, quelques uns rêvent encore avec moi, les Eric Hazan ou Michel Warschawski, les Uri Avnéri ou Mahmoud Darwich qui rappellent qu'il y a de l'espoir.

Au troisième millénaire, dans ce maelström de l'instantané et du SMS obligatoire, seule la poésie parviendra à préserver le sens de l'origine. Seule la poésie, ce que Salah Stétié nomme *le joyau de l'Etre*, pourra sauver l'homme.

Car ce ne sont pas les technologies ou les croyances dogmatiques qui révéleront l'homme mais le langage, pour peu que l'on parle le même, celui du cœur et de la raison.

Le langage, arme absolue lorsqu'il est maîtrisé, et la poésie, sa forme d'excellence.

Oui, la poésie est en recherche de la parole à venir, c'est-à-dire de l'homme à naître. *"Parole en incessante recherche"*, nous dit Salah Stétié dans *La Unième nuit*, *"homme en perpétuelle naissance. Elle seule, la poésie, garantit la parole qui la précède"*, car *"toute langue est morte que la poésie, à la crête de cette langue, n'anime pas."*

Al-Kindi définit le plus sage des hommes comme *"celui qui ne s'écarte pas de la vérité et se conforme à ses exigences."* En cela, Mahmoud Darwich est bien le fils du "philosophe des arabes", que les latins nomment Alkindus, né à Bass'ra, aujourd'hui en Irak, à la fin du VIIIème siècle de l'ère chrétienne.

Alkindus étaye sa démonstration d'une allégorie dans laquelle il met en scène des aliments doués de raison qui se déplacent dans le corps humain avant de gagner la terre des hommes. Ballottés ici et là, tels des réfugiés apatrides, les voilà installés

provisoirement dans l'utérus, mais une nouvelle fois on veut les expulser "vers l'immensité et l'amplitude de ce monde, ils en éprouvent une tristesse extrême. Et s'ils évoluaient dans cette immensité et dans sa perfection, puis qu'on leur dise : retournez dans l'utérus, et qu'ils aient en leur possession la terre entière et tout ce qu'elle contient, alors ils le donneraient en échange de la paix consistant à ne pas retourner dans l'utérus."

Ne lit-on pas ici le discours prémonitoire du mal qui allait frapper la Palestine ? Voici deux nations pour une seule terre et deux peuples qui ne parviennent pas à échanger cette terre contre la paix.

*Alors, portez le passé, si vous le voulez
au marché des antiquités
et restituez le squelette à la huppe
sur un plateau de porcelaine*

écrivit Darwich ... Comment ce poème a-t-il pu déclencher une telle vague d'hystérie collective ? Comment le simple fait de nommer une évidence – demander le retrait de l'occupant – peut-il conduire à de tels excès ? Nathan Zakh ironisa en se demandant si "les israéliens poseraient comme condition à la paix que les palestiniens tombent d'abord amoureux d'eux ? Dans ce cas," conclua-t-il, "nous risquons d'attendre longtemps."

Yediot Aharonot, l'un des deux quotidiens israéliens majeurs, titra *Unité retrouvée à la Knesset* après que le Premier ministre eut présenté le poème comme la meilleure preuve qu'il fallait poursuivre l'occupation. Comme si les israéliens se réveillaient d'un long sommeil et qu'ils découvraient que les palestiniens persistaient à croire que la Palestine était leur patrie.

Et pendant ce temps, les traducteurs débattaient. Ils cherchaient le sens du mot *perdrix* (haja) et le sens à donner au fait que Darwich l'ait mis juste après le mot *Pierre* (hajar). Il a fallu l'intervention de Mati Peled (qui, lorsqu'il n'occupe pas en tant que général, ancien membre de l'état-major pendant la guerre des Six-jours, est professeur de littérature arabe à l'université de Jérusalem) : sa démonstration mit en lumière l'incompréhension totale et la coupure absolue qui s'était faite entre les deux cultures car personne n'avait remarqué que la perdrix était un oiseau de la taille d'un pigeon qui vivait au milieu des pierres ...

Ce ne sont pas les informations qui nous font défaut ; c'est le courage de les comprendre et d'en tirer les conséquences ...

Et si nous prenions le problème à l'envers ?

Si je pose la question à un député israélien : "Pourquoi l'hymne national ne dit-il pas que le Jourdain a deux rives, une occidentale et une orientale ?", il pourra me répondre qu'il a bien le droit de chanter ce qu'il veut. Alors je me demande, comme Darwich l'a fait avant moi, "pourquoi le palestinien n'aurait-il pas le droit de chanter sa patrie comme l'israélien son expansionnisme ? Il ne le peut pas car l'arabe n'a pas le droit de forger son langage en dehors des limites que l'israélien lui a fixées. Ce qui déborde de ces limites est décrété hors de l'humain."

Cela voudrait-il dire alors que l'humain qui est en chaque palestinien doit quitter son espace propre pour se confiner dans le *ghetto* de l'autre ? Il devrait se faire le gardien de sa propre absence, au profit de la présence de l'autre ?

Après l'hystérie voilà que la schizophrénie s'invite dans le débat ...

Et Darwich de préciser que "dans la mentalité israélienne, le palestinien va passer de l'état d'un homme qu'on a le droit de réduire à rien pour accomplir sa propre humanité, à celui d'un élément constitutif de l'existence israélienne, un sujet nécessaire, dominé, que l'israélien peut utiliser quand il veut, comme il veut."

Pourquoi les officiels israéliens ont-ils déclaré la guerre à un poème ? ... qui n'a jamais dit de creuser la mer pour y faire figurer un cimetière pour les juifs. Mais est-ce seulement de l'incompétence que les orientalistes du Mossad ont fait preuve en détournant le poème de son sens pour laisser entendre que Darwich appelle à jeter les juifs à la mer ? Alors qu'il ne demande que le retrait des territoires occupés comme beaucoup de juifs l'ont demandé avant lui ...

N'est-ce pas plutôt une volonté de redonner vie à des fondements en passe de s'écrouler et qui ont besoin d'être remis à jour alors même qu'ils sont sur le point de disparaître ? Cette campagne est l'une des pièces de la propagande officielle qui vise à contrecarrer la prise de conscience pacifiste d'un grand nombre de citoyens israéliens et à faire taire les intellectuels appelant à la reconnaissance d'un Etat palestinien, comme Sami Shalom Chetrit (poète et éducateur) qui affirme qu'il faut *"en finir avec le juif-victime-éternelle"*. Et Avraham Burg, ancien député travailliste démissionnaire en 2003, d'ajouter que *"le sionisme est mort et ses agresseurs sont installés dans les fauteuils du gouvernement à Jérusalem."*

Le problème ici soulevé est une première car il déplace l'épreuve à l'intérieur et démontre que la machine militaire s'est enrayée, que les têtes nucléaires sont inutiles pour lutter contre des enfants qui lancent des pierres. Mais surtout il met en lumière l'issue de la bataille : le suicide.

Ces pierres qui volent comme autant de cris muets – et qui seront suivis quelques années plus tard par les kamikazes – démontrent que pour briser une mentalité figée il faut se suicider dans la guerre. L'ultime choix. Car appeler à une paix fondée sur la reconnaissance de la réalité et des droits palestiniens signifie, pour la conscience dominante israélienne, renoncer à une existence qui est fondée, elle, sur la disparition du palestinien. Il faut donc obligatoirement que l'une des deux parties se suicide : sinon c'est au deux de le faire !

L'israélien dicte au palestinien la langue et les intentions qui doivent être les siennes. L'alibi des israéliens que constitue leur lutte pour la survie exige en permanence que l'autre soit un sauvage. Sa haine du juif doit justifier l'occupation ainsi que celles à venir destinées à consolider la précédente. Et ainsi de suite pendant les siècles des siècles...

A moins que cesse enfin cette manière qu'à l'israélien d'exiger du palestinien absent qu'il soit présent malgré tout, rien qu'un instant, qu'il serve d'alibi, juste pour rappeler à l'israélien qui est, qu'il ne doit son existence qu'à travers le prisme du palestinien qui n'est pas. Cette dialectique absurde qui vise à exiger d'un homme qu'il renonce librement à son existence et qu'il signe un acte par lequel il renoncerait à son âme comme à sa cause, ne peut aboutir qu'à un échec.

Car le palestinien n'est ni absent ni bourreau ...

La propagande israélienne s'est fourvoyée dans son dessein en détournant le poème qui n'a jamais évoqué l'idée que l'on jeta les juifs à la mer. Et puis, comme l'a si bien dit Darwich, *"Pourquoi voit-elle dans la mer, qui est le lieu de notre exode, un cimetière de juifs ? Qui a jeté l'autre dehors ? Qui de nous a spolié l'autre ?"*

Une question à laquelle répond Avot Yeshurun, l'une des plus belles voix de la poésie israélienne – originaire de ce qui était, en 1903, la Grande Pologne, aujourd'hui l'Ukraine. Yeshurun fera sien le drame de 1948 et des réfugiés arabes qui ruineront *"son [idée] de ce pays comme d'un bon pays."* Il se dira *"égorgé."*

Opposé viscéralement à toute forme de violence, il dira à sa fille, en pleine guerre du Liban : *"Nous avons condamné les palestiniens à l'exil, quand personne ne sait mieux que nous les valeurs et la force morale attachées à l'exil ; elles sont infiniment supérieures à celles de la patrie."*

Pris dans cette tension du monde Avot Yeshurun ne mâchait pas ses mots et durant l'hiver 1982-83, il eut un entretien avec un journaliste : *"Tu savais bien que ton installation ici hypothéquerait lourdement l'avenir des arabes de Palestine et détruirait leur espoir en un avenir. Si tu ne veux pas être le cochon de l'univers, n'oublie jamais cela. [...] Si tu oublies, toute ta vie au pays se passera dans une aride solitude mentale, psychique et spirituelle, et tu seras coupé de tes propres racines."*

Quand on connaît la maxime sioniste "un peuple sans terre pour une terre sans peuple", l'on comprend que Yeshurun fut écarté.

*Nous avons à faire dans notre terre
ici, nous avons le passé
la voix inaugurale de la vie
et nous y avons le présent, le présent et l'avenir
nous y avons l'ici-bas et l'au-delà*

A un journaliste israélien qui s'étonnait de ce vers qui évoque la patrie et l'avenir, arguant qu'il l'interprétait comme une invite à penser qu'Israël n'aurait pas d'avenir, Darwich lui a répondu simplement qu'il n'y aura jamais ni patrie ni avenir dans l'occupation ... Ce que pensait le général Moshe Dayan qui a dit, au lendemain de la victoire de 1967, qu'il fallait se retirer au plus vite. Une idéologie politique qu'a défendu sa fille Yaël quand elle était députée travailliste à la fin des années 1990 – ou son fils Assi, bouillant et talentueux réalisateur qui s'en prend à Tsahal et à l'establishment à chacun de ses films – ainsi que la majorité des anciens chefs d'état-major qui ont déclaré, il y a quelques années, qu'aucune guerre de colonisation n'avait réussi au vingtième siècle, et qu'il n'en serait pas autrement pour Israël. Mais alors pourquoi aucun homme politique ne le dit aussi et ne met-il en pratique cette évidence ?

Darwich avait une parabole pour parler des frontières : *"Nous, nous ne nous demandons pas quelle est notre patrie, parce que nous la connaissons très bien. Nous nous demandons simplement sur quelle partie de la terre de notre patrie sera fondé notre Etat. Nous, nous ne vous avons rien pris. Ce que nous prenons est à nous. Si vous vous retirez de chez nous pour retourner dans ce qui est à nous, cela ne veut pas dire pour autant que nous vous prenons quelque chose."*

Mais l'israélien ne veut pas comprendre et la paix ne se construit pas dans le déni ...

Cependant il y a un refus du jusqu'aboutisme qui a vu le jour en Israël, un timide réflexe d'humanité qui a fait dire à Yeshayahu Leibowitz (médecin, philosophe, théologien, le plus grand intellectuel de l'histoire d'Israël) que *"ce refus, s'il devient un phénomène collectif, même minoritaire, est susceptible de remettre en question le consensus national-fasciste qui domine la société toute entière. Il peut s'agir du premier pas d'un retour de la bestialité à des valeurs juives et humaines."*

Mais en attendant que ce courant devienne majoritaire, ne peut-on dire sa souffrance comme l'on nommerait sa terre ? Comment tenter de faire un parallèle alors que celle-ci est perdue, déniée, oubliée des hommes puisque enfermée dans un tabou extrêmement vicieux où l'acte politique est protégé par une doctrine religieuse, elle-même mise sur un piédestal qui lui confère un statut d'invulnérabilité.

"La Shoah des juifs d'Europe et la Shoah des arabes d'Israël sont une seule et même Shoah pour le peuple juif," affirmait Avot Yeshurun.

Les israéliens ont découvert le poème comme un enfant un nouveau hochet. Désormais le conflit ne tourne plus autour des frontières de 1967 mais autour d'un territoire dans un poème. Le poème c'est l'ultime preuve qui doit mobiliser la société israélienne. Le poème c'est le danger absolu. C'est la peste !

Oui, nous sommes bien là dans le théâtre de l'absurde.

Ce poème a été traduit quatre fois en hébreu et une autre fois en anglais. La droite israélienne s'en est emparée comme manifeste électoral : le poète Haïm Goury allant jusqu'à écrire dans Davar, *"ce poème a d'ores et déjà assuré au Likoud le siège qui lui manquait pour gouverner seul."*

Pourquoi une telle folie ?

Qu'est-ce qui est le plus dur à accepter : l'occupation ou l'appel à la cessation de l'occupation ? Qu'est-ce qui est le plus terrible, demande Darwich : *"enterrer des vivants, casser des os, la tuerie quotidienne ou un hymne qui chante la patrie ? Quoi de plus simple, pour celui qui souffre du joug de l'occupation, que de dire aux occupants : Sortez de notre terre, et sortez de notre vie ?"*

Les israéliens affirment ne pas pouvoir coexister avec les palestiniens. Mais leur dilemme c'est qu'ils ne peuvent pas vivre sans eux. Ce paradoxe de la société israélienne qui engendre la cruauté d'une jungle où le mythe s'allie au fait accompli, et la fragilité de l'homme à la dureté de l'acier doit se résoudre au sein même d'Israël. Les palestiniens ne

peuvent pas répondre à leur besoin permanent de fabriquer un ennemi, l'ennemi dont ils veulent dicter la conduite, le langage, les réactions et même la forme des rêves ... Les palestiniens ne peuvent pas être un ennemi sur mesure qui répondrait à toutes leurs injonctions.

Le palestinien, qu'il soit présent ou absent, serait l'essence même de l'existence de l'israélien en jouant un rôle prédéfini. Mais ce corolaire peut aussi se retourner contre son instigateur car plus vous niez l'existence du palestinien plus vous reconnaissez le poids de celle-ci. Et plus au contraire l'israélien tend à reconnaître cette existence, plus il met en péril la sienne propre ... Mais alors, comment sortir de ce cercle vicieux ?

Israël ne peut continuer à vivre dans cette peur continuelle cristallisée autour de cet ennemi indispensable, fabriqué avec soin de toutes pièces. *"Un ennemi"*, nous décrit Darwich, *"qui n'aurait lui-même d'autre ennemi que le juif, depuis la Création et pour toujours. Et si cet ennemi est le monde entier, cela ne peut que rehausser encore la fécondité du génie juif."*

En effet, nous rappelle-t-il, *"l'expression le monde entier est contre nous est devenue une spécificité d'Israël et la condition de son existence. Quant à se demander pourquoi le monde entier a tort et l'israélien raison, c'est une question tout à fait oiseuse. Car la légitimité de chaque acte d'Israël, sa revendication d'une vérité que personne d'autre ne saurait posséder, ont pour condition première l'hostilité du monde entier."*

Pour un esprit simple c'est, en effet, une formule qui permet de vaincre la contradiction. Cela a servi dans le passé à perturber voire à empêcher l'assimilation des juifs au sein des pays où ils vivaient. Cela permet aujourd'hui d'empêcher l'émergence d'un Autre, d'empêcher la terre de s'ouvrir à la coexistence ... car la première condition en serait la reconnaissance du droit de l'autre à sa terre, puisque cette terre est à lui : le palestinien n'est pas un réfugié qui demande asile aux immigrants, que je sache !

Même David Ben Gourion reconnaissait, en privé, que le conflit n'était pas de nature raciale. Selon lui, les israéliens portaient la responsabilité de l'absence de paix, en raison de ce qu'ils faisaient et non pas de l'hostilité du monde entier vis-à-vis des juifs ... Un soir, à son ami Nahum Goldman, il exprima son inquiétude : *"Pourquoi les arabes se réconcilieraient-ils avec nous ? C'est nous qui leur avons pris leur terre."*

Doit-on chercher ici le motif de la fureur israélienne face aux manifestations de la mémoire arabe du présent ? Car aujourd'hui, alors que les populations sont brassées par la mondialisation et que les situations de double nationalité se multiplient, comment justifier l'existence d'un Israël ethniquement pur ? *"Sauf à revendiquer une exception juive au nom du privilège de l'élection"*, nous rappelle Daniel Bensaïd, car, en tenant compte des évolutions actuelles, il conviendrait plutôt de procéder à une *"déconfessionnalisation et une désethnicisation de l'État d'Israël, autrement dit sa désionisation. Reste à savoir quelles médiations sociales et quelles solidarités de classe peuvent permettre que l'universalisation concrète finisse par l'emporter sur les paniques identitaires et les apparences autarciques."* Ce que confirment les travaux des "révolutionnaires israéliens" Nathan Weinstock et Ilan Halévy en démontrant que la destruction des structures sionistes laisse la place libre à de nombreuses formes constitutionnelles sans nier pour autant l'existence d'un fait national israélien.

On le voit, plus rien ne s'oppose à ce qu'un vent d'humanisme souffle en Israël/Palestine, même si Alain Finkielkraut qui, se sachant "chez lui" sur Radio J, a osé dire, en critiquant l'idée d'un État binational, qu'Israël se doit d'être un État ethnique même si cela apparaît comme *"une exception et une régression tribale dans un monde qui a dépassé ces préjugés et qui célèbre le mélange."*

Enfant du métissage, Mahmoud Darwich ne se sentait pas appartenir à un monde bipolaire qui serait divisé en deux parties : les juifs et les non-juifs. Ainsi le palestinien n'aurait de place dans ce monde qu'en dehors du monde ? Le palestinien n'est pas juif mais il n'accepte pas pour autant que son identité soit définie par le fait d'être un non-juif.

Comment accepter une réalité tronquée soumise aux aléas d'un pouvoir politique qui ne vit que dans la peur ? Comment continuer à tolérer que les israéliens somment le palestinien de corroborer l'image qu'ils ont tracée de lui, afin que les paroles qu'il n'aura

pas prononcées soient plus féroces et plus barbares que l'acte qu'ils auront commis ? *"Qui de nous a donc rejeté l'autre, à la mer ou au désert ?"* demandait Darwich.

Puisque le poème devint un prétexte, Darwich leur proposa un marché : qu'Israël supprime les colonies, et il supprimera le poème. Depuis avril 1988, on attend toujours la réponse ...

Peut-être parce que *"ce n'est pas le judaïsme qui gagne en Israël"*, nous avertit le philosophe Armand Abécassis, *"c'est un certain esprit religieux, recroquevillé sur lui-même par peur de la modernité."*

Mais à la lumière de toutes les récentes découvertes, peut-on encore, réellement, parler de *peuple juif* ? A défaut d'une réalité ethnique – et sachant que l'angle religieux s'avère restrictif – sur quels éléments s'appuyer ? D'autant que l'historien israélien, Shlomo Sand, professeur à l'université de Tel-Aviv et auteur de l'ouvrage *Comment le peuple juif fut inventé* porte le fer au sein de la controverse : *"Les juifs forment-ils un peuple ? Contrairement à une idée reçue, la diaspora ne naquit pas de l'expulsion des hébreux de Palestine mais de conversions successives en Afrique du nord, en Europe du sud et au Proche-Orient."* Voilà qui ébranle l'un des fondements du dogme sioniste qui voudrait que les juifs soient les descendants du royaume de David. Vouloir alors construire un état ethniquement homogène, engendré par le racisme des idéologies sionistes, est une aberration ...

Au milieu de ce brouhaha silencieux que plus personne n'entend puisqu'il assourdit le monde depuis plus de soixante ans, Mahmoud Darwich cultivait son jardin. Il assénait la vérité immuable aux hommes de l'ombre qui dénaturent son pays.

La parole permit à l'écrivain dépossédé, exilé, à la conscience *"disloquée"*, de se bâtir *"une patrie dans la langue"*. Il le fit d'abord pour lui-même : *"Ma démarche est une fuite vers le moi poétique, vers l'abri que dispense la coquille de la poésie."*

Le poète est celui qui voit ce que les gens ne voient pas, il restera cet homme candide qui, les mains ouvertes, n'aura de cesse d'appeler les autres à venir à lui, à l'écouter au-delà du bruit des villes, mais *"on est seul dans la pauvreté du monde"* nous a fait remarquer Salah Stétié, compagnon d'infortune de Darwich qui, lui aussi, dut affronter les guerres du pays du cèdre et l'exil ...

Le poète est le seul, finalement, qui pourfend le compromis. Il ose s'attaquer aux mythes, démembrer les dieux et redonner à l'homme sa clairvoyance, si tant est qu'il sait lire ... car l'homme qui suit aveuglement la doctrine, sait-il qu'il participe à sa propre fin ? Comme en écho à Darwich, Salah Stétié lui a répondu :

"Qu'on illumine toutes églises et que s'allument mosquées et synagogues / Nous brûlerons avec l'armée de la fraîcheur / A des parvis sous d'exactes journées / Placées entre soleil et lune là où s'effraient parfois les biches / Aphrodite la belle s'associera à nos tribus / Et par amour nous remettra ses flèches."

Par amour, mot si mal employé aujourd'hui, et aussi si mal vécu, compris, montré qu'il obligeait Mahmoud Darwich à sans cesse devoir déjouer les rôles réducteurs que son public voulait lui attribuer : *"Cette obsession de vouloir toujours servir la cause par le biais de la poésie est inutile. Elle ne sert ni la poésie, ni la cause palestinienne,"* disait-il. Et pourtant on continuait à lui réclamer *Inscris ! Je suis arabe*. Il refusait : *"Plus ce poème avait du succès, et plus il m'irritait. Quel besoin les gens ont-ils de se savoir arabes ?"*

Au fond, il connaissait très bien la réponse : *"Je ne crois pas qu'il y ait au monde un seul peuple à qui l'on demande tous les jours de prouver son identité comme les arabes. Personne ne dit aux grecs : Vous n'êtes pas grecs ; personne ne dit aux français : Vous n'êtes pas français. Mais l'arabe doit en permanence présenter ses papiers d'identité, parce qu'on cherche à le faire douter de lui-même. Je ne suis pas obsédé par la généalogie et la parentèle. Je suis dans ma langue. Pas plus, mais pas moins. Et je dis que dans cette langue, on perçoit le voisinage des romains, des perses et de tant d'autres peuples. Il n'y a pas de ghetto dans mon identité. Mon problème réside dans ce que l'Autre a décidé de voir dans mon identité."*

Mahmoud Darwich se demandait s'il "*existe une lecture innocente de quelque texte que ce soit ?*"

Il voulait désormais se dégager coûte que coûte des pressions politiques immédiates pour trouver le moyen, à travers la quête poétique, de "*contempler l'humain en nous*". "*Le poète palestinien doit réintégrer son moi, et alors la tragédie palestinienne trouvera son expression la plus raffinée*", écrivit-il.

Afin qu'un jour, peut-être, la terre ne soit plus si étroite.

Mais les aléas de la vie le poussèrent à écrire *Etat de siège*, un recueil décisif où certains vers démontrent que penser fugitivement l'instant, quand on ne sait pas si la prochaine balle traçante sera pour vous, impose l'éclair du poème immédiat. Cela faisait des mois qu'il était assiégé dans Ramallah, Israël profitant du 11-Septembre pour déclencher une pluie de plomb en Palestine sachant très bien que le monde regarderait ailleurs ...

L'on a ici cette écriture de combat qui se fragmente. Incisive et puissante, elle sera dérangeante car elle se rapprochera de la réalité, elle désignera ouvertement le criminel, elle puisera dans l'Histoire les racines du mal qu'elle combat, et ici, point de métaphore. Il y va de la survie. Chaque mot est à sa place, chaque mot dénonce l'impossible engrenage qui débouche sur un constat d'échec flagrant : la mort comme seule solution. Retour à l'âge misérable où l'homme était un animal.

[A un assassin]

*Si tu avais contemplé le visage de la victime,
Réfléchi, tu te serais souvenu de ta mère dans la chambre à gaz,
Tu te serais délivré de la sagesse du fusil
Et tu aurais changé d'avis :
Ce n'est pas ainsi que l'on recouvre son identité !*

La guerre ne peut pas être une finalité. La guerre est l'accomplissement du néant, la victoire de la non-humanité. La guerre, cette petite mort aux multiples séances qui est la seule partenaire du quotidien palestinien qui, telle une danseuse orientale aux yeux de feu sous le noir de khôl, n'arrête pas de tourner et de tourner encore pour mieux ensorceler celui qui la regarde. Que faire pour la renvoyer dans ses foyers ? Que lui opposer à part les corps des martyrs dont elle se repaît goulûment ?

La vérité. Oui, la seule vérité et l'amour charnel du rituel lyrique du poème. Un chant à la vie au-delà du massacre. Car ici la guerre creuse le sillon infamant de la destruction de l'homme. La séparation d'entre les hommes. Alors que là-bas, la poésie rassemble, fédère les esprits dans l'illusion d'un jour nouveau. Ressuscite un mot, oublié, qui s'est flétri avec le temps : paix.

Pour les braves, pour les combattants, pour les justes, pour tous, peuple d'un hypothétique dieu multiforme réunit sur une même terre, sous un même soleil.

La paix.

La paix, oui, enfin la paix. Que souhaiter d'autre que la paix ?